

ÉLOGE DE LA VIE

« La vie écarlate », écrit Bergman dans *Après la répétition*. Comme si la vie devait tout au sang. La vie apparaît dans la Genèse le cinquième jour. Dieu désire un fourmillement d'êtres. Il déploie un peuple de vivants sur la planète immobile, qu'il vient d'achever la veille. Il commence par le ciel avec les oiseaux, ensuite les océans avec de grands monstres et tout ce qui rampe et nage dans les eaux. Le sixième et dernier jour, il jette en vrac le bétail, les reptiles, les bêtes sauvages et ce qui rampe sur la terre. Ensuite, sans réflexion particulière, si l'on en croit la Bible, il invente un homme et une femme à son image. Création rondement menée. Et déjà partout, bruits de souffrance et de plaisir.

La science qui fait de la poésie par inadvertance décide de commencer la vie dans le bleu avec les algues du même nom. La botanique voit tout en vert. Et pas une seule nation pour s'affubler d'un drapeau rouge, bleu, vert aux couleurs de la vie. La vie n'est jamais au programme des nations. Leurs hymnes invoquent la liberté, la mort, quelquefois la paix. Jamais « A la vie citoyens, le jour de savoir vivre est arrivé... ». Non, la vie va sans le dire. Elle est abondante. L'homme avec l'autorisation de Dieu, reconduite par la science en dispose. Il y a de la réserve. Il coupe, il creuse, il brûle dedans, elle se reconstitue à l'identique. La vie dispose d'un plan d'occupation de la planète. Elle s'acharne à ne pas en céder un pouce. Conflit. Dans les cauchemars, l'homme ne voit pas des déserts, mais une masse organique qui le

par Alain Hervé *

Trop humide,
trop désordonnée,
trop végétale, trop
animale, trop odorante,
trop complexe : la vie
serait-elle donc
invivable pour
l'homme ?

submerge. Il se souvient du ventre de sa mère, de sa vie de poisson, s'équipe de machines, de tondeuses à gazon, de désherbants, de bulldozers, adore cimenter, bétonner, goudronner, canaliser, nickeler, peindre et dépoussiérer.

La vie est invivable pour l'homme. Trop humide, trop désordonnée, trop végétale, trop animale, trop odorante, trop complexe. Horreur, elle le tient au collet avec ses doigts gluants de sève, ou d'on ne sait quoi. Il ne peut vivre sans cœur, sans muscles, sans intestin, sans cerveau, sans poumons. Elle l'oblige sans cesse à respirer, à manger, à copuler, à se reproduire, à déféquer. Il la hait. Il exulte le jour où il invente enfin une astuce qu'elle avait négligé : la roue. Il jouit à pratiquer les mathématiques, l'informatique. Rien ne lui donne davantage la sensation de tenir

à distance les selves suffocantes. Bien à l'abri dans son cocon perpendiculaire, d'aluminium anodisé, de verre double, de polystyrène expansé. Enfin toute trace effacée de bois, de gypse, de terre, d'odeur de feu. Il sourit dans le miroir à la vue de ses dents en résine synthétique. Il est en marche vers le progrès.

Donc en vie même si pas vraiment heureux de l'être, il doit composer, ruser, mentir, lui offrir par devant des ministères de l'Environnement et par derrière entasser des bombes. Tenir en réserve la menace absolue : lui faire sauter le caisson. Il faut admettre que la vie est indifférente au défi. Elle ignore l'histoire et la politique. Elle fonctionne. Elle obéit à de plus anciennes programmations. Elle ne s'interroge pas sur la légitimité.

Depuis qu'elle a débarqué sur la planète, elle la possède, imperturbable. Ce n'est qu'accessoirement la nôtre. Supposons que Dieu ait décidé de se reposer le sixième jour, ait oublié de nous créer. A vue de galaxie on peut dire que ça ne changerait rien. Le printemps n'attendrait pas les météorologues pour se présenter, et les grenouilles jouiraient aussi bien du clair de lune sans l'éclairage urbain. Pensons que la vie est tout et l'homme est le reste. Il y a bien sûr l'anthropologue qui est à l'homme ce que le théologien est à Dieu, pour faire mousser ce reste.

L'homme a inventé l'aspirateur et la translation horizontale rapide sur quatre roues, personne ne le nie. Mais la vie a inventé la vie. Et nous, nous en ignorons encore presque tout. Nous ignorons d'où elle vient, si elle se tenait ailleurs avant le Big Bang de la naissance de notre univers. Nous ignorons si elle a un propos, une destination, une invention. Nous ignorons si elle nous survivra. (Certains d'entre nous préféreraient qu'il ne reste aucune cancrelat chitineux à courir sur le sable après notre départ).

Certain, elle nous fascine. Elle nous attendrait presque. Vous vous êtes réveillés la nuit. Sans ouvrir les yeux, vous l'entendiez. Elle pompait votre sang, elle fabriquait de la poussière dans l'épaisseur du bois, elle poussait tous ces cris minuscules qui forment le silence. Elle vous possédait. ■

Extrait du MAGAZINE LITTÉRAIRE
N° 218 - Juin 1985

" LES ENJEUX DE LA BIOLOGIE "